

Une histoire d'amour...

par Michel Casevitz

Jacques Poulin, *La traduction est une histoire d'amour*, roman, Leméac/ Actes Sud, 2006.

Imaginez : un vieil écrivain cardiaque et vêtu à la diable, qui rencontre au cimetière une jeune rousse de lointaine origine irlandaise qui se veut traductrice du français en anglais et qui, sans attache ni famille, accepte son hospitalité « à temps partiel » : ils s'installent en ménage, lui reste en ville, elle va dans l'île, chacun s'efforçant de déranger le moins possible la vie et les habitudes de l'autre. La ville, c'est comme de juste Québec, quartier Saint-Jean-Baptiste, près de la vieille ville, non loin de la côte d'Abraham, de la rue Richelieu, de la rue Saint-Jean (hors les murs) ; et l'île, c'est l'île d'Orléans, avec ses cultures, ses bois, ses animaux sauvages ou domestiques. Ajoutez, bien sûr, un chat, et même deux : la vieille Chaloupe, dégriffée, qui est obligée d'accepter la compagnie d'un petit chat noir déposé d'un taxi par une vieille décharnée. Jacques Poulin met en place un univers que l'on aime trouver familier, celui d'une chaste histoire d'amour, double histoire d'amour animal et d'amour humain.

Mais cette histoire se corse d'une histoire policière : d'où vient le petit chat noir et qui a glissé dans son collier, sous la plaque de laiton, le message : *Je m'appelle Famine. Je suis sur la route parce que ma maîtresse ne peut plus s'occuper de moi...* Ici s'interrompt le message mais on devine qu'il n'est pas terminé : on finira par déchiffrer la fin : *ni d'elle-même*. L'écrivain, Jack Waterman (nom de plume !) et sa traductrice,

Marine, vont réussir à mener l'enquête jusqu'au bout, et ils seront amenés à sauver une jeune sauvageonne, Limoilou (comme le quartier populaire de Québec), qui n'a pas réussi à empêcher sa « *personne d'accueil* » de se tuer. Ils l'installent avec Marine dans l'île, là où déjà le chat noir avait pris ses habitudes et ses aises. Elle est ainsi dans un nouveau paradis terrestre...

Les fidèles lecteurs de Poulin – dont l'auteur de ces lignes, admirateur inconditionnel, depuis *Les grandes marées*, de l'écrivain qui doit être le plus québécois de toute la ville de Québec, – retrouvent dans ce nouveau roman tous les personnages de cet univers qu'il recrée à chacune de ses œuvres : le vieil écrivain, bougon et sentimental, la jeune femme admirative, les chats, la ville de Québec d'autant plus aimée par Poulin que sa propre histoire l'amène à résider de l'autre côté de l'océan, dans un Paris où il ne peut se sentir confortable.

Mais ce roman n'est pas la répétition de la petite musique de Poulin. D'abord, le roman est écrit à la première personne mais cette fois cette personne, c'est la jeune femme, Marine, celle qui traduit et pour qui « *la traduction est une histoire d'amour* » : il faut trouver une musique des mots qui fasse pendant à la musique des mots de l'auteur et cette transposition est elle-même histoire d'amour. Poulin, qui ressemble beaucoup à Waterman, est vu par la femme qu'il imagine le regardant et entrant dans ses pensées et sa vie pour traduire son œuvre et ses sentiments. Autre originalité essentielle : alors que dans *Les grandes marées*, le journaliste commençait par quitter la ville pour vivre dans une petite île au milieu du Fleuve (le Saint-Laurent, bien sûr !) et que son paradis solitaire était rattrapé par la civilisation, dans *La traduction...* le paradis vient à la fin, en conclusion, optimiste, et il n'est pas solitaire : Waterman reste en ville, mais l'île d'Orléans n'est pas lointaine, et les deux filles sont ensemble la semaine entière, à la fin de laquelle il vient les rejoindre.

Poulin nous fait aimer sa conception de la vie et de la littérature ; lui, « *l'écrivain le plus lent de Québec* » (ainsi dit de Waterman), fait preuve à la fois d'un réalisme pointilliste, pour décrire la ville, le quartier, l'île, le lieu de vie, les objets, ustensiles, tel l'outil à désalguer un lac, etc., et d'un amour du merveilleux enchanté, lui qui fait parler les animaux, comme les chats, la biche, ou les anciens chevaux de course qui passent leur fin de vie non loin du petit chalet de l'île où vit Marine. Et la langue de Poulin, très pure et dépouillée, est aussi très ancrée dans le réel québécois, linguistiquement et topographiquement : Poulin mentionne les cris forts des ouaouarons (sans dire qu'il s'agit d'une onomatopée pour désigner, du son de leurs cris, les gros crapauds : Poulin n'écrit pas pour faire couleur locale ni pour le public français spécialement) ; et quelques expressions typiquement québécoises parsèment le livre, comme « à la brunante », que j'imagine choisie pour sa musicalité et son rythme ; ainsi encore, au début, Marine est installée, si on peut dire, dans une auberge de jeunesse, rue Sainte-Ursule (et le lecteur revoit le Vieux-Québec, comme il le voit à la mention des bibliothèques où Marine aime travailler...), auberge qui fait concurrence en réalité à l'Auberge la Paix, non mentionnée ; le cimetière où se rencontrent l'écrivain et celle qui deviendra sa traductrice est bien situé, à côté de la rue Saint-Jean, là où Marine vient parler à sa mère et à sa sœur qui y sont enterrées.

Ce qui fait le charme de ce livre — comme des précédents livres de Poulin, qu'ils soient de voyage ou de séjour — c'est la petite musique, sentimentale et verbale, un style (« un style, pas *du* style ! ») qui ne se pousse pas du col, qui n'élève pas la voix, pour ne heurter ni l'oreille ni les douces manières : Jacques Poulin est un adepte obstiné de la délicatesse et, ce qui ne gâte rien, d'une certaine sagesse.